

Chapitre 1

2 octobre

En s'engageant dans les rues étroites qui longeaient le port voisin de la barre d'Étel, Basile Duplessis releva le col de son trench-coat, jetant un regard inquiet vers le ciel. Le vent glacial s'insinuait sous ses vêtements, accentuant la morsure de l'air. La pluie, d'abord timide, s'intensifiait rapidement, giflant son visage et masquant peu à peu les quais du port de plaisance tout proche.

Les trottoirs étaient désormais gorgés d'eau, et le comptable du centre de thalasso pataugeait entre les flaques éparses de la rue qu'il empruntait. Il était transi de froid, tandis qu'un long frisson lui parcourait l'échine.

Contrairement à son habitude, ce matin, Basile Duplessis avait préféré se rendre à pied à son travail, distant de trois kilomètres. Cette rupture dans son quotidien devait lui permettre non seulement de s'oxygéner, mais aussi de faire baisser le niveau de stress qui lui tenaillait les entrailles avant son rendez-vous de milieu de matinée. Cette rencontre avec celui qui était certes son chef, mais de moins en moins l'ami qu'il estimait depuis les années universitaires, revêtait un caractère assez décisif. Cependant, il avait bien du mal à ordonner ses idées, l'inquiétude que lui inspirait Éric Kergoat brouillant les messages clairs qu'il souhaitait asséner au patron du centre de thalasso. Mais cette rencontre était devenue inévitable pour restaurer un tant soit peu sa dignité et son estime de soi.

Repérant sur le trottoir de gauche la boulangerie de l'église, il s'y engouffra, se rappelant en outre qu'il n'avait rien mangé ce matin-là,

trop préoccupé par son rendez-vous. Il engloutit le croissant en trois bouchées, incapable de savourer la viennoiserie saturée de beurre, les yeux fixés au loin sur le centre de thalasso, cet immense bâtiment en forme d'ancre de marine dressé sur un lac artificiel.

Un véritable déluge s'abattait désormais sur cette petite commune du Morbihan, et Basile pouvait à peine distinguer le port de plaisance, les mâts des navires semblant dangereusement tanguer au milieu des bourrasques de pluie verglacée.

C'est presque en courant qu'il pénétra dans le vaste hall d'accueil de l'établissement, négligeant même de s'essuyer les pieds sur l'immense paillason, sa redingote trempée inondant le carrelage. Il jeta un œil sur sa droite. Sonia Dupont, à l'accueil, le fixait d'un regard étonné. Le comptable de l'établissement, à la réputation effacée, attirait rarement l'attention de ses collègues.

— Bonjour Basile, que vous arrive-t-il ? Vous paraissez bien essoufflé.

S'en voulant de s'être fait remarquer de la sorte, Basile bredouilla quelques mots d'explication assez inaudibles, puis gagna au plus vite l'ascenseur, manquant, dans sa précipitation, de faire tomber la mallette de travail qui ne le quittait jamais.

Parvenu à son étage, il ouvrit son bureau et s'assit dans son vaste siège en soupirant. Il se devait d'avoir les idées claires ce matin. Après avoir vainement tenté de s'intéresser au contenu de son ordinateur, il se gratta la tête, se leva et se posta devant la baie vitrée. La grisaille de ce matin d'octobre ne lui permit pas d'apercevoir la mer, pourtant distante d'à peine huit cents mètres. Manque de chance. La contemplation de la vaste étendue maritime, au-delà de la rangée de pins au sud du bâtiment, suffisait le plus souvent à l'apaiser et à organiser le fil de sa pensée. De plus, la pluie se transformait en cristaux de grêle tombant de manière anarchique, enfermant le centre dans une obscurité sinistre et déprimante.

Le comptable poussa un nouveau soupir, retourna à sa table de travail et se prit la tête entre les mains. Il lui restait plus d'une heure avant son rendez-vous avec Éric Kergoat.

Au même moment, celui-ci était en conversation avec Laurence Collet, l'alerte responsable administrative du centre de thalasso et patronne des ressources humaines, donc la supérieure directe des quelque trois cents employés de l'établissement, y compris les kinés et le personnel médical. Cet échange était d'ailleurs fortuit, les deux responsables s'étant croisés près du hammam tout proche, quoique désert en ce début de matinée. Ils longèrent les salles de soin et s'installèrent dans le vestibule du sous-sol, sorte de cabinet de travail bis pour Éric.

Les mauvaises langues s'en donnaient à cœur joie, affirmant que c'était dans cet endroit discret que le directeur quadragénaire s'envoyait en l'air avec ses nombreuses conquêtes. Éric dévisageait son interlocutrice. C'était bien la seule femme, ou presque, qui avait échappé à ses tentatives de séduction, le plus souvent assez grossières. En fait, Laurence Collet l'impressionnait, jusqu'à lui faire peur. DRH intransigente, elle menait son petit monde de manière quasi dictatoriale, mais cela permettait au directeur d'éviter le plus souvent d'avoir à subir des tensions sociales, en dépit des deux procès perdus aux prud'hommes l'an dernier. Laurence, en outre, apparaissait comme une belle femme, légèrement plus grande que son patron, les épaules larges, tout en muscles, grâce aux sports de combat qu'elle pratiquait assidûment. Il éprouvait quelques difficultés à soutenir son regard fixe, bleu azur, qui lui donnait l'impression d'être mis à nu. Il y a une dizaine d'années, il avait recruté cette diplômée de Sciences Po. Elle avait rapidement su s'imposer dans ce petit monde de cadres et, par son aplomb et la qualité de ses réparties, elle avait su gravir les échelons de l'entité pour devenir la véritable adjointe d'Éric Kergoat.

La conversation, qui avait débuté par un banal échange sur la gestion courante de l'établissement, prenait maintenant un virage bien plus préoccupant. La responsable administrative insistait sur la nécessité d'augmenter la productivité, et donc de réduire la voilure sur le nombre d'employés. Éric était mal à l'aise à ce sujet et préféra orienter l'échange sur les plaintes déposées au tribunal pour licenciements abusifs.

— Tu conviendras, Laurence, que ces deux affaires nuisent à notre image de marque, d'autant que les journaux en ont parlé.

Son interlocutrice balaya la remarque d'un revers de main.

— Balivernes que tout ça, Éric. Nos résultats sont bons et le chiffre d'affaires progresse.

Avec un sourire perfide, l'élégante adjointe ajouta :

— Ne sois pas innocent, ta réputation de dragueur, parfois à la limite du harcèlement, ternit davantage celle du centre, d'autant qu'elle se répand à l'extérieur de nos murs. Tu n'es pas très discret avec tes histoires de cul.

Le directeur resta interdit pendant quelques secondes. Jamais Laurence, pourtant maîtresse femme, ne lui avait parlé ainsi. Il était probable que sa remarque sur les deux procès perdus avait piqué au vif l'intéressée.

— Laurence, qu'est-ce qui te prend tout d'un coup ?

Et, mû par une colère subite qui le libéra de toute retenue, il ajouta :

— Et tes activités secrètes ? Tu crois sans doute qu'elles ne nous mettent pas davantage en danger que tes ragots ? J'ai moi aussi mon réseau d'informateurs. Si la presse n'a pu t'identifier, d'autres l'ont fait !

Laurence réagit en tressaillant quelque peu, toisant son chef et se rapprochant de lui.

— De quoi te mêles-tu, je te prie ? Cela ne te regarde pas !

— Eh bien si, justement. N'oublie pas, Laurence, qu'on est en province, et que nos comportements respectifs sont bien plus scrutés que si nous évoluions à Paris, Lyon ou Toulouse. Ce que tu fais en dehors du centre peut nous nuire bien plus que tu ne l'imagines. Je te demande d'y mettre fin.

Laurence le regarda avec un mépris à peine contenu.

— Va te faire foutre, Éric !

Elle quitta la pièce précipitamment.

Chapitre 2

2 octobre

Tremblant de colère, le directeur du centre resta prostré pendant quelques minutes. Il ne pouvait accepter une telle attitude, d'autant qu'il ne garantissait pas que cette conversation n'ait pas été entendue par des clients ou du personnel de service gravitant autour de ce cabinet. Le moment n'était-il pas venu de se débarrasser de cette adjointe encombrante, qui, de plus, venait de montrer le peu de considération qu'elle avait pour lui ?

Ce fut donc à pas lents, encore sous le choc de la confrontation, qu'Éric parvint à l'étage directionnel. Il toqua à la porte de Basile et l'invita à le rejoindre dans son bureau au fond du couloir.

Au moins, avec son copain de vingt ans, il n'aurait pas le même souci. Certes, Basile n'avait pas la même finesse d'esprit que Laurence, mais au moins, il n'éprouvait pas les mêmes appréhensions vis-à-vis du comptable. Même si, depuis quelques semaines, Éric trouvait que son compère semblait inquiet et peu à l'aise.

Le patron posa négligemment ses deux pieds sur sa table, les mains croisées derrière la tête, et leva le menton pour inviter son subordonné à s'exprimer.

— Alors, qu'as-tu à me raconter, mon brave Basile ?

Basile resta silencieux pendant quelques secondes, observant l'attitude du directeur. Plus les années passaient, plus le comptable éprouvait des difficultés à accepter l'arrogance de son chef. D'accord, celui-ci avait fait des études plus poussées que lui en intégrant une prestigieuse école de commerce, Sapiens, au nord de Nantes, à

Orvault précisément. Mais il avait surtout bénéficié de l'argent de papa, notaire reconnu depuis plus de trente ans dans la presqu'île du Morbihan. Il avait certes pris un risque en créant ce centre de thalasso, mais depuis plusieurs années déjà, Éric avait eu tendance à se détacher de son travail.

Basile lui en était pourtant reconnaissant : c'était grâce à lui qu'il avait été recruté par son ancien copain de la fac de sciences éco, à deux pas de cette même école de commerce. Mais Éric n'avait pas eu affaire à un ingrat. Non seulement Basile avait su mettre en place une organisation comptable claire et efficace, mais il s'était aussi assuré qu'elle soit parfaitement compréhensible pour tous ses interlocuteurs. À tel point que, de nos jours, personne ne contestait la qualité du travail fourni.

Le domaine de compétence de Basile s'était même accru au fil du temps, créant et affinant le système informatique du centre, jusqu'à la mise au point d'un site internet convivial pour tous les clients potentiels. Dans le même temps, Éric Kergoat avait pris du recul, doux euphémisme, dans sa mission directoriale, s'absentant de plus en plus souvent sous prétexte de congés.

Basile était conscient de stagner dans son existence de cadre méticuleux, soucieux avant tout de plaire à sa hiérarchie. Il souffrait du manque de considération d'Éric, mais aussi de la directrice adjointe de l'établissement. Celui-ci le regardait avec suffisance, lui, le beau quadragénaire au visage hâlé après ses dernières vacances au ski et son assurance à la Elon Musk. Il n'aurait jamais osé critiquer son chef si ce n'avait été pour cette dérive financière de plus en plus évidente aux yeux de ses collaborateurs. Après les moments pénibles auprès de son adjointe, le directeur s'attendait à un relatif moment de tranquillité avec de son ami. Il ne s'attendait pas à subir les foudres du comptable. Mais c'était sans compter les frustrations accumulées par ce dernier, les longues années de travail sans reconnaissance particulière, la condescendance de plus en plus marquée du directeur à son égard, sans même que ce dernier ne s'en rende compte.

— Éric, on ne peut plus continuer ainsi.

Son interlocuteur leva légèrement les sourcils.

— C'est quoi le problème, mon ami ? fit-il d'un ton léger, que le comptable considéra comme méprisant.

Basile était suffoqué par une indignation qui le fit bégayer.

— Mais, mais enfin, Éric ! Tu connais la situation aussi bien que moi. Je passe sur les surfacturations de produits cosmétiques que tu as exigées de moi. Ça, encore, je peux le prendre sur moi. Mais les frais généraux ont explosé, car tu confonds dépenses professionnelles et dépenses privées. Tes dépenses au ski n'ont rien à faire dans notre compta. Pareil pour tes deux voitures de luxe. Et que dire de tes sorties en mer avec tes amis, que tu me demandes d'imputer en frais généraux ? N'importe quel inspecteur des impôts ou expert-comptable va s'en rendre compte.

Le directeur le regarda sans sourciller.

— Tu n'as pas toujours été aussi pusillanime !

— Mais ce n'est que très récemment que tu t'es enfoncé dans une spirale de dépenses privées que tu veux me faire imputer. Ça ne marche pas comme ça !

Le directeur le regarda, goguenard.

— T'excite pas comme ça, mon pauvre Basile. Tu risques un AVC. Tu ferais mieux de surveiller ta ligne et de prendre la vie du bon côté.

Humilié par son ami, le comptable était hors de lui.

— Te fous pas de moi, Éric ! La situation est grave !

Le directeur se leva de son siège.

— Et que comptes-tu faire, je te prie ?

Basile hésita.

— C'est un ultimatum. Ou bien on travaille tous les deux à rectifier les comptes, ou bien...

Il laissa sa phrase en suspens et son patron en profita.

— Ou bien quoi, Basile ? Réfléchis bien.

— Ou je prends la porte et tu ne me revois plus !

L'autre se mit à rire naturellement dans un premier temps, mais le rire se transforma en ricanement.

— T'en es pas capable, pauvre andouille. T'es qu'un minable comptable comme il en existe malheureusement trop et tu es absolument incapable de t'adapter. Donc tu me fous la paix et tu t'occupes

de ta bonne femme et de ton gosse, qui, d'après ce qu'on me dit, est con comme un balai à l'école.

Et comme le comptable le regardait sidéré, Éric ajouta dans un souffle :

— Maintenant dégage et laisse-moi bosser. J'ai déjà assez perdu de temps !

Chancelant, Basile se dirigea vers la porte, se retourna une dernière fois vers son ancien ami en hurlant :

— Ça ne va pas se passer comme ça ! Tu vas le regretter.

Demeuré seul, Éric Kergoat mit du temps à retrouver ses esprits, tout de même secoué par l'affrontement qu'il venait de subir.

« Putain, se dit-il. *C'est une des pires journées de ma vie. Heureusement que le pire est derrière moi.* » Ce qui, hélas, était faux.

Chapitre 3

3 octobre

Ce mardi matin, les bourrasques de la veille avaient repris de plus belle. Il ne pleuvait plus, mais un froid mordant s'était abattu sur la presqu'île de Rhuys. Malgré ce temps peu habituel pour un mois d'octobre, *L'ancre de marine*, comme l'appelaient les riverains, était bondée, la réputation de l'établissement grimpant en flèche au fil des mois. Il rivalisait désormais avec les thermes les plus réputés des Côtes-d'Armor et de l'Ille-et-Vilaine.

Il était presque midi lorsque l'absence de leur patron commença à se faire ressentir parmi le personnel. Ce fut d'abord Berthe Allain, une jeune kinésithérapeute récemment recrutée, qui se confia à Laurence Collet. Éric Kergoat n'avait jamais manqué son rendez-vous habituel pour sa séance de massage du mardi. Et cette fois, il ne répondait pas sur son portable. D'ailleurs, il n'y avait même aucune tonalité.

En outre, il avait prévu une courte réunion avec l'équipe des cuisines pour la programmation des menus de l'été à venir. Le directeur était réputé pour la finesse de son palais, et le choix des menus était pour lui un réel plaisir, un privilège qu'il n'aurait certainement pas laissé à d'autres. Tenant sa toque à la main, Régis Letourneur, le chef cuisinier, en était lui-même fort surpris, avouant qu'il avait croisé son patron la veille au soir, lequel n'avait fait que confirmer l'échange prévu vers 11 heures.

La directrice adjointe grimpa les marches du sous-sol pour se rendre à l'accueil. Elle aperçut Sonia Dupont qui devisait sur

l'absence du patron avec sa jeune collègue, Laetitia Corbet. Laurence et Sonia auraient pu devenir amies, ou du moins complices. Elles avaient été recrutées toutes les deux à la même période, il y a dix ans, et avaient à peu près le même âge. C'était sans compter sur le caractère de la DRH. Elle ne pouvait pas concevoir les relations humaines sans rapport de force et prenait un plaisir particulier à exploiter la moindre faiblesse ou faux pas de ses collègues. C'était une puncheuse, une combattante née qui n'avait de cesse de vouloir prendre le dessus sur les personnes qu'elle dirigeait. Cette stratégie n'avait pourtant jamais permis de mettre en défaut la responsable de l'accueil.

Sonia, grande et belle femme aux cheveux blonds retombant sur ses larges épaules, savait surmonter les épreuves de la vie. Suite à la mort prématurée de ses deux parents dans un accident d'avion au large de l'Égypte, elle avait pris ses responsabilités en charge dès l'âge de 15 ans, élevant ses deux jeunes frère et sœur. Rien ni personne ne pouvait l'atteindre, reprenant à son compte l'adage de Nietzsche : « *Ce qui ne nous tue pas nous rend plus forts.* » Dans son travail, elle s'était révélée une responsable rigoureuse et très appréciée de la clientèle, tout autant que de ses collègues. Elle n'avait jamais été impressionnée par le tempérament ou l'agressivité verbale de Laurence Collet, celle-ci ayant vainement tenté de pousser Sonia dans ses retranchements, comme un boxeur qui, au bout du combat, n'a toujours pas réussi à trouver la faille dans la défense de son adversaire.

Laurence Collet se précipita vers Sonia et Laetitia.

— Les filles, ce n'est pas le moment de pérorer. J'aimerais que vous m'indiquiez si vous avez vu monsieur Kergoat ce matin.

Vexée par le ton et le commentaire désagréable de la DRH, Sonia laissa sa consœur répondre à sa place.

— En fait, oui, répondit timidement la jeune Laetitia, en lissant nerveusement ses cheveux blonds. Il devait être 6 heures à peu près. Je l'ai vu s'engager vers les ascenseurs à toute vitesse. Depuis, je ne l'ai pas vu. J'ai trouvé étonnant qu'il vienne au centre aussi tôt.

— Et vous ? fit Laurence en se tournant vers Sonia.

— Je ne l'ai pas vu aujourd'hui.

Laurence poussa un soupir d'énervement, lâchant plus pour elle-même que pour les deux jeunes femmes :

— Eh merde, où donc est-il passé ?

Puis, faisant volte-face, elle demanda à Sonia de l'accompagner pour trouver la trace de leur patron.

— Vous pensez qu'il a pu lui arriver quelque chose ? supposa cette dernière.

— Comment voulez-vous que je le sache ? En tout cas, je n'ai pas envie de passer ma journée à le chercher !

Méthodiquement, les deux femmes purent vérifier que toutes les chambres du bâtiment étaient occupées, à l'exception de deux d'entre elles au troisième étage. Sonia et sa chef constatèrent que ces deux chambres étaient vides, nettoyées, prêtes à accueillir de nouveaux clients. Elles passèrent ensuite en revue l'étage du restaurant, examinant chaque pièce : les cuisines, le bar, les salles de loisir, la salle de sport, sans négliger les placards et les débarras. Pas de trace d'Éric.

L'autre endroit possible se trouvait au sous-sol. Mais aucun des soignants ou kinés n'avait aperçu le directeur de l'établissement, l'ensemble des salles étant occupé par les curistes et autres clients. Le bureau personnel d'Éric Kergoat était fermé à clé. Dans ces conditions, Laurence Collet et la responsable de l'accueil remontèrent au rez-de-chaussée. Elles empruntèrent le long couloir qui débouchait sur une porte en verre, une sorte de cul-de-sac donnant sur le lac artificiel, et plus loin, sur le sentier côtier. La porte n'était pas fermée, seulement entrebâillée. La DRH put tourner le loquet sans qu'il puisse se fixer dans la gâche. Furieuse, elle se tourna vers sa collègue.

— Sonia ! C'est quoi cette négligence ? Tout le monde peut s'introduire par là !

Son interlocutrice ne se laissa pas démonter par la mise en cause de sa chef.

— Vous pensez bien que je l'avais immédiatement remarquée. J'ai tout de suite alerté un serrurier qui doit d'ailleurs passer aujourd'hui.

Et comme Laurence continuait de la regarder fixement, elle ajouta :

— Je vous signale également que si monsieur Kergoat ou quelqu'un d'autre voulait introduire un individu dans la place sans passer par le hall, il lui était possible, loquet cassé ou pas, de le faire passer par ici.

Laurence Collet dut se rendre à la raison.

— Allons regarder dehors si on trouve quelques traces d'Éric.

Les deux femmes empruntèrent la passerelle, longèrent le sentier détrempé et boueux sur lequel subsistaient de nombreuses traces de pas, montèrent sur les rochers, s'aventurèrent sur la plage, mais le vent toujours présent soulevait le sable, faisant frissonner Laurence et Sonia, pas suffisamment vêtues.

Elles s'arrêtèrent un instant, se regardant en silence. Le ciel, bas et noir d'encre, semblait peser sur l'horizon. La mer, déchaînée, grondait sous le souffle du vent. Il régnait, en cette fin de matinée d'octobre, une atmosphère lugubre, presque irréelle. Était-ce seulement la violence de la tempête ? Ou bien ce malaise diffus qui s'insinuait peu à peu en elles ? Un sombre pressentiment les gagnait, insidieux et tenace, quant au sort de leur patron, dont l'absence prolongée devenait particulièrement inquiétante.

En rentrant dans le bâtiment, Laurence demanda à Basile et Sonia de venir dans son bureau.

— Je n'y comprends rien, fit la directrice, furieuse autant que désespérée. T'as pas une idée de l'endroit où il peut se trouver ?

Le comptable, ainsi interpellé, ne put qu'incliner la tête dans un signe de dénégation.

— Je ne l'ai pas vu aujourd'hui. Il a sans doute quitté le centre par la porte arrière pour aller je ne sais où, dit-il de manière évasive.

— C'est pas son genre ! fulmina Laurence.

— J'ai peut-être une idée, suggéra Sonia. Lorsque toutes les possibilités ont été évacuées, il reste celle qu'on n'a pas vraiment examinée.

— Soyez plus précise ! fustigea sa chef.

— Il faudrait peut-être voir s'il ne se trouve pas dans le bureau du sous-sol. La porte est fermée, certes, mais est-on sûr qu'il ne s'y trouve pas ?

Laurence Collet allait rembarasser sa collègue lorsqu'elle se fit la réflexion que cette idée n'était pas forcément stupide.

— On va en avoir le cœur net. Venez avec moi !

Les deux cadres sur ses talons, Laurence dévala l'escalier qui menait au sous-sol et parvint à la porte du bureau privatif du directeur. Elle colla son oreille à la porte avant de hurler :

— Éric, t'es là ?

Pas de réponse. Laurence vit que plusieurs soignantes et esthéticiennes avaient formé un cercle autour d'elle et de ses deux comparses. Elle leur demanda vertement de retourner à leur activité. Après quelques secondes d'hésitation, elle prit un mètre de recul et balança un énorme coup de pied précis sur la poignée de la porte, qui céda sous la violence de la poussée. Laurence s'engouffra dans la pièce.

Elle demeura immobile sur le seuil, contemplant le tableau horrible qui se dressait devant elle. Éric gisait sur le canapé, presque totalement nu, à l'exception d'un tee-shirt orange maculé de sang. Le regard de la DRH se porta d'abord sur le visage de son patron, dissimulé en partie par un ruban de scotch épais. Mais ce ne fut pas cela qui guida son attention. L'appareil génital d'Éric Kergoat pendait lamentablement sur ses cuisses, les deux testicules manifestement écrasés. Un énorme hématome se dessinait sur son tibia droit. Le constat était évident : l'homme avait été torturé et mis à mort.

Pourtant reconnue comme une femme au sang-froid remarquable, Laurence Collet ne put s'empêcher de mettre la main sur ses lèvres pour juguler un cri d'horreur.

— Restez en arrière, fit-elle à Sonia dans une voix rauque que la responsable de l'accueil ne reconnut pas.

Une inscription au feutre noir était apposée sur le mur latéral, que la quadragénaire n'avait pas vue tout de suite. Une sueur glacée lui parcourut l'échine pendant qu'elle déchiffrait le message :

Ignoble ordure. Tu l'as bien mérité

Ce fut en s'appuyant sur le chambranle de la porte que la DRH quitta le bureau personnel du directeur, en prenant soin de tirer la poignée vers elle. D'une voix dure, d'où perçait une émotion non feinte, elle ordonna à Basile de se retirer, exigea que Sonia demeure devant la porte en attendant qu'elle prévienne la police.